

ANITA STAROŃ

Université de Łódź

Rachilde et la vocation de l'écrivain

La psychanalyse ne s'intéresse que peu à Rachilde. Mieux cernée par la critique féministe et les études genrées – quoique ce fût, de manière assez exclusive, le fait des chercheurs anglosaxons¹, elle ne bénéficie, en France, que de publications portant sur la thématique ou le côté stylistique de ses ouvrages. Il faut avouer que l'analyse des motifs, du style ou de son positionnement par rapport aux problèmes de l'époque paraît plus alléchante, sinon plus sûre, tant il est vrai que le moi de Rachilde se dérobe derrière de multiples facettes et masques, offrant de sa personne une vision complexe, voire contradictoire. Pourtant, dans le contexte de vocation, dessein et destin, comment ne pas réfléchir aux raisons profondes qui ont motivé le choix d'une carrière littéraire par Rachilde – à supposer qu'il s'agissait réellement d'un choix ?

¹ Principalement Melanie Hawthorne, Diana Holmes, Michael R. Finn, Maryline Lukacher. Notons cependant qu'il arrive à ces auteurs de recourir, dans leurs analyses, à des méthodes psychanalytiques, et M. Lukacher les choisit comme approche centrale : *Maternal Fictions. Stendhal, Sand, Rachilde, and Bataille*, Durham and London, Duke University Press, 1994. Le chapitre consacré à Rachilde « Mademoiselle Baudelaire. Rachilde and the Sexual Difference » y occupe les pages 109-160. Parmi les études consacrées uniquement à Rachilde et concentrées sur la psychanalyse, l'on peut encore noter des contributions espagnoles, par exemple M. del C. Lojo Tizon, « La transgresión del género en Rachilde », [dans :] *Anales de Filología Francesa*, 2017, n° 25, p. 113-131.

La présente étude s'inspirera des analyses que Catherine Millot conduit dans son ouvrage consacré à Proust, Colette, Flaubert, Sade, Hofmannsthal, Joyce, Mallarmé et Rilke, et intitulé précisément « La Vocation de l'écrivain »². Pour satisfaire au schéma psychanalytique, j'examinerai donc l'enfance de Rachilde, avec les figures de la mère et du père, avant de relever certaines caractéristiques de son parcours littéraire³, dans le but de découvrir le mécanisme de « la jouissance » qui, à lire Millot, se place au cœur de l'acte d'écrire au point de remplacer tout autre désir et de lui « être ainsi préférée »⁴.

« ...*la plus pitoyable des enfances*⁵ »

Une expérience douloureuse que cette enfance de Rachilde, née d'un couple mal assorti qui finira par se séparer. Mais auparavant, la petite fille fera l'apprentissage de la solitude. Ce terme est à comprendre très largement, il englobe plusieurs circonstances et émotions particulières, et, ensemble avec les notions d'orgueil et de vocation, il fournira le fil conducteur de la présente étude. Il faut d'abord le saisir par rapport au sentiment de ne pas être aimée par sa mère⁶. Le

2 C. Millot, *La Vocation de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1991.

3 Une tout autre étude pourrait être faite, à la lumière du même ouvrage, du style et de l'imagerie des ouvrages de Rachilde. La place dont je dispose m'oblige à réserver cette partie pour une autre occasion.

4 *Ibid.*, p. 7.

5 Rachilde, *Dans le puits ou la vie inférieure*, Paris, Mercure de France, 1918, p. 35. Dorénavant noté en *DP*, la pagination après le signe abrégatif.

6 Elle parle également, mais sur un autre ton et plus rarement, de sa mère qui « partagée entre son piano et son métier à broder, instruments répondant tous les deux à ses besoins d'activité cérébrale ou mécanique, elle ne voyait pas la nécessité de s'occuper de sa fille. [...] Ma mère qui, plus tard, devait perdre la raison, [...] négligeait de me diriger vers aucun but : pas plus le ménage que l'art. Il m'aurait cependant fallu obéir à quelqu'un qui me défendit d'écrire à la

père, lui, aurait voulu avoir un fils. Pire encore, Rachilde possède un défaut physique, elle est née boiteuse. Ses parents perçoivent cette infirmité comme honteuse :

Il était défendu, dans ma famille, de parler de ce défaut physique qui devait m'empêcher de me marier, d'avoir des enfants ou d'arriver à quoi que ce fût de normal dans la vie des femmes. Ai-je assez pâti de ce reproche latent que je sentais dans toutes les réflexions qu'on émettait, d'une voix contenue, sur mon compte ! Mon père, le plus magnifique des brutes, ne me pardonnait pas d'être une petite fille et encore moins d'être infirme. Quant à ma mère, sa manie des grandeurs ne lui laissait pas admettre que cela fût une tare, simplement, accidentelle. (*DP*, 36)⁷

L'enfant réussit toute seule à camoufler le boitement, à force de volonté⁸. C'est cette même volonté qui la conduira dans ses tentatives de se hisser à la hauteur de ce père qu'elle perçoit vite comme une sorte d'idole :

En secret j'admirais mon père sans essayer de me rendre compte de mon indignité. Je l'admirais, malgré les coups de cravache, pour des raisons d'une puérilité toute féminine : parce qu'il pouvait regarder le soleil en face, comme les aigles ; parce qu'il montait très bien à cheval et qu'il avait fait la guerre, mais je le sentais tellement distant que je n'osais pas lui témoigner ma naïve sympathie. Je savais, en outre, qu'il avait désiré un garçon au lieu d'une fille et que,

leur de la lune, par exemple, et de ne rien faire avec l'excès d'une mauvaise volonté érigée en caprice ». Rachilde, *Quand j'étais jeune*, Paris, Mercure de France, 1947, p. 52-53. Dorénavant noté en *QJ*, la pagination après le signe abréviatif.

7 On pourrait s'attarder à une explication psychologique de ce rejet. Le boitement de Rachilde résulte d'une lésion au forceps lors de sa naissance ; il y aurait donc peut-être à y voir à la fois un remords caché de la mère (incapable d'enfanter correctement) et son reproche envers sa fille (rebelle dès le premier moment et responsable de la souffrance de sa mère).

8 « J'ai donc fini par marcher droit du seul effort de ma volonté, dès l'âge de douze ans ; ma coquetterie me servit de canne ; il est souvent précieux d'avoir un défaut quand on apprend à le perfectionner. Aussi entêtée que sauvage, je mis une patience d'ange à protéger mon vice d'organisation » (*DP*, 37).

naturellement, il dédaignerait toute espèce de tendresse filiale.⁹

Initiée à l'équitation dès l'âge de sept ans, rompue au tir et à l'escrime, elle n'y trouve satisfaction (et l'on aurait à réfléchir sur ses sources¹⁰) qu'au prix d'efforts et de violence qu'elle doit imposer à son physique de femme et à son caractère de sensible et d'introvertie :

Puisque le malheur voulait que je fusse une fille, on m'avait formé le caractère en me faisant risquer tous les dangers que l'on cherche généralement à éviter aux êtres faibles. [...] On m'avait appris à vaincre la peur, à ne jamais avouer mon impuissance à réaliser un tour de force, malgré mon dégoût de toute entreprise un peu hasardeuse, et il me fallait, bon gré, mal gré, essayer de me dépasser moi-même [...]. Mon père, qui fut l'idole de mon enfance, n'appréciait que le courage et n'accordait d'attention à ce garçon manqué que lui représentait sa fille, que lorsqu'il le sentait capable d'exécuter un ordre ou de respecter une consigne ! (QJ, 15, 49)¹¹

9 Rachilde, *Pourquoi je ne suis pas féministe*, Paris, Éditions de France, p. 17. Dorénavant noté en PF, la pagination après le signe abrégé. 10 Cette satisfaction lui vient de deux sources : la première est celle d'être ainsi, sinon appréciée, du moins aperçue de son père ; elle pénètre dans son monde à lui, un monde masculin, donc, par définition, plus valeureux, plus important. Sa mère tâche de la persuader qu'il en est autrement, et de lui inculquer le mépris des hommes et du père en particulier (« je devais m'abstenir de toute obéissance vis-à-vis de cet homme parce que l'homme : "animal immonde et égoïste" n'a pas le droit d'exercer sa détestable influence sur les gens vertueux » (PF, 16-17) ; mais elle ne peut pas imposer son point de vue à cette fille si mal aimée et déjà consciente de ce manque. Rachilde préfère adhérer aux valeurs paternelles pour une autre raison encore. Ce ne sont que les exercices masculins qui lui permettent de goûter la liberté, inexistante dans sa vie de femme. Celle-ci est toute aux obligations, aux soins de la maison, que Rachilde est forcée de diriger très tôt, à cause du superbe désintéressement d'artiste que sa mère affiche pour ces triviales besognes ; les courses solitaires à cheval lui offrent de rares moments où elle peut se sentir autonome, maîtresse d'elle-même et de la jument avec laquelle elle sent former un duo amical (QJ, 54-55).

11 Cf. Diana Holmes, « The desire to win the father's love is never wholly absent from Rachilde's autobiographical texts ». D. Holmes, *Rachilde. Decadence, Gender, and the Woman Writer*, Oxford-New

La solitude de Rachilde est donc totale : enfant unique, incompris et mal aimé, c'est au prix de luttes internes imposées par sa volonté à sa faiblesse que se forme un être singulier, convaincu de sa singularité. Toute sa vie portera la marque de cette première éducation – et il est fort probable que ses expériences ultérieures, celles de femme/homme de lettres¹², ont été coulées dans ce moule premier d'enfant farouche et rebelle.

Car la rébellion s'ajoute à ce portrait. Sans être dirigée ouvertement contre les parents (Rachilde est trop bien – et trop sévèrement – élevée pour cela¹³), elle touche cependant les principes de base : en premier lieu, la religion, que Rachilde perd très tôt¹⁴, ensuite, le refus d'épouser un candidat choisi par ses parents (ils l'avaient fiancée, très jeune, à un officier du cercle de son père. Les versions du déroulement de cette affaire divergent, mais l'une d'elles parle d'une tentative de suicide : la jeune fille se serait jetée à l'eau) ; enfin, la décision d'aller à Paris pour y vivre de sa plume : les parents n'acceptent ce choix de carrière que lorsque Rachilde déploie tout un éventail d'arguments et de stratagèmes qui finalement viennent à bout de leur obstination.

Lire et écrire devient très tôt l'unique consolation de la jeune fille¹⁵. Elle est obligée d'écrire la nuit, en cachette, ses parents lui défendant cette activité et lui

York, Berg, 2001, p. 187.

12 Inutile de rappeler les vêtements masculins de la jeune romancière et sa première carte de visite : « Rachilde. Homme de lettres ».

13 Elle évoque, à plusieurs reprises, l'éducation très sévère qu'elle avait obtenue de ses parents. Cf. par exemple *Quand j'étais jeune*, p. 12-15 ou encore p. 50 : « Je n'ai pas été soldat, mais j'en ai fait le métier ».

14 Elle en parle dans *Face à la peur*, Paris, Mercure de France, 1942, p. 53-58. Dorénavant noté en *FP*, la pagination après le signe abrégatif.

15 « Je me consolais en lisant ou écrivant la nuit », se rappelle-t-elle dans *Quand j'étais jeune*, p. 15.

refusant la bougie¹⁶. Ils négligent toutefois de s'intéresser à ses lectures de l'importante bibliothèque de son grand-père où elle découvre, entre autres, les ouvrages de Sade, de Brantôme ou de Voltaire. Elle se forme donc étonnamment vite à cette double école où les lectures viennent enrichir son imagination déjà puissante. Son premier conte, « La Création de l'oiseau-mouche », paraît dans *L'Écho de la Dordogne* en juin 1877. Les suivants ne vont pas tarder, publiés sous le pseudonyme qu'elle invente à cette époque et qui lui garantira l'anonymat aux yeux de ses parents, totalement inconscients de sa carrière naissante. Carrière encouragée par Victor Hugo dont les mots¹⁷, en réponse aux pages qu'elle lui avait envoyées, l'affermiront dans ses projets et lui serviront d'appui dans les discussions avec la famille une fois qu'elle se décidera d'avouer.

« *Une fonction de cerveau* »

L'accord pour entrer dans la voie littéraire enfin obtenu de ses parents découle très certainement de la persévérance et de l'obstination de Rachilde, persuadée que son destin la lie à la plume. Ils doivent se rendre à l'évidence d'une « vocation aussi réelle qu'une vocation religieuse » (la formule serait de sa mère, mais c'est Rachilde qui nous le relate en 1947) ou d'une « idée fixe » à laquelle, selon le père, elle « sacrifie les convenances sociales » et par laquelle elle se prépare le sort d'une « déclassée » (*QJ*, 135, 167). Cette conviction émane, a posteriori, sans pourtant paraître forgée après coup, de ses écrits autobiographiques. *Quand j'étais jeune* commence par

16 Cf. *supra*, note 6. Florimond Robertet évoque également cette circonstance dans sa préface au *Petit de la chienne* (F. Robertet, « Préface », [dans :] Rachilde, *Le Petit de la chienne*, Paris, À l'Écart, 1994, p. 5.)

17 « Remerciements, applaudissements. Courage, mademoiselle ! » (*QJ*, 9).

l'attente d'une lettre de Victor Hugo à qui elle a confié quelques pages pour connaître son opinion « sur la valeur de ce qu'elle lui offre, si humblement, si fièrement, avec la naïve audace de celles qui ne doutent ni du maître de leur destinée, ni de la foi qu'elles peuvent avoir en lui » (*QJ*, 5)¹⁸. Cette fierté, voire cet orgueil, se donnent à lire dans plusieurs passages, à commencer par la suite de celui que je viens de citer : « Elles sont rares, les filles de quinze ans qui savent ce qu'elles disent en écrivant ! » (*QJ*, 5), déclare-t-elle, déterminée à souligner ses facultés exceptionnelles. Outre le don d'écrire, elles se manifestent également par la volonté déjà mentionnée dont les exploits la remplissent du « plus inconcevable orgueil qui puisse hanter un cerveau humain » (*DP*, 39)¹⁹ ; en l'occurrence, il s'agit de la satisfaction d'avoir combattu son infirmité, mais la notion d'orgueil revient souvent lorsque Rachilde commente son écriture. D'autant qu'elle la définit précisément comme une infirmité :

Chez moi, il n'y a pas d'art d'écrire. La littérature fut mon infirmité dès mon plus bas âge. Je m'en suis cachée, dès son début, comme j'ai essayé de dissimuler que j'avais une jambe plus courte que l'autre. Je n'ai jamais rien trouvé à louer dans cette fonction d'un cerveau sans cesse obsédé d'images, et j'en fus fatiguée, malade, jusqu'à en vouloir mourir. (*DP*, 102)²⁰

18 Je souligne. Le mot revient dans le même récit : « C'est bien l'homme, *le maître*, qui répond à son appel, celui qui la lancera courageusement à la conquête de sa destinée » (*QJ*, 8).

19 Et d'ajouter : « J'y ai gagné une autre infirmité morale, en dépit d'une totale absence de toute ambition : *Je ne crois pas à la mort* ou, si l'on préfère, je n'en possède pas plus la notion qu'un animal et, comme il faut de l'ordre dans nos conceptions philosophiques, je me range modestement sur l'échelle animale, au premier ou au dernier échelon, comme vous voudrez ».

20 L'imagination est l'élément du talent de Rachilde le moins contesté, le plus souvent loué. Cf. en particulier le long essai que Marcel Coulon a consacré à « L'imagination de Rachilde » : M. Coulon, « L'imagination de Rachilde », [dans :] *Mercur de France*, 15 sep-

Interrogée, parmi plusieurs autres artistes, écrivains, savants, sur l'importance des songes pour sa création, elle développe cette idée de l'inconscient qui semble commander sa plume : « À part quelques-uns, tous mes livres sont d'abord vus en rêve..., et très souvent quand j'ajoute des chapitres de ma propre autorité, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre ! »²¹ Elle déclare pourtant avoir maîtrisé, avec l'âge, ce qui au départ semblait incontrôlable :

Presque tous mes rêves persistent après mon réveil. Ma vie normale en est encombrée. Je puis même dire que ma vie est double. Était jeune fille, ils avaient une telle intensité que je me demandais souvent *si je n'existais pas sous deux formes : une personnalité vivante et ma personnalité rêvante*. Parfois je me trompais. Je m'imaginais que la vie véritable était mes songes. Je rêvais toujours de choses violentes : guerres, combats entre des bêtes merveilleuses et des hommes géants. Je prenais l'habitude de les voir et je finissais par ne plus en avoir peur. Je m'y faisais peu à peu, comme on se fait à un livre de contes fantastiques que l'on relit, et souvent le rêve inachevé, je le terminais moi-même tout éveillée, ce qui m'a donné aussi l'habitude de me raconter des histoires, de composer des romans. Je me mis à écrire à l'âge de douze ans et je pris ainsi, sans presque m'en douter, le chemin de la littérature.²²

Mais, détail curieux, c'est également dans ses rêves qu'elle éprouve « une étonnante sensation d'orgueil » qu'elle compare à des *extensions du moi* du haschich²³. Il semblerait alors qu'il faille réellement y voir une sorte de double posture : celle qui lui fait

tembre 1920, p. 545-569.

21 P. Chabaneix, *Le Subconscient chez les Artistes, les Savants et les Écrivains*, Paris, J.-B. Baillière & Fils Éditeurs, 1897, p. 57.

22 *Ibid.*, p. 49. Catherine Millot cite Lacan : « La pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient » (C. Millot, *op. cit.*, p. 10).

23 « J'ai pris du haschich, ajoute-t-elle entre parenthèses, de l'opium, de l'éther et de la morphine, mais à titre d'essais simplement, je n'ai jamais eu le goût de ces différents paradis artificiels parce que mes rêves, à l'état normal, m'ont toujours paru supérieurs, comme intensité, à toutes les autres surexcitations cérébrales ». P. Chabaneix, *op. cit.*, p. 43-44.

subir les assauts de son imagination encombrante, et celle qui les met à profit, en les maîtrisant et en les pliant sous sa volonté d'écrivain. Cette intuition pourrait se confirmer par une histoire que Rachilde raconte dans la préface à l'un de ses premiers ouvrages, *À mort*, dans laquelle elle se met elle-même en scène. L'incident de son suicide manqué y revient sous une autre forme. Elle n'aurait voulu que découvrir l'identité d'un personnage effrayant, un « immense cadavre blême les bras tendus en avant, la tête ballottant sur les épaules » qui, sorti de l'étang une nuit de mai, s'est manifesté à la jeune fille horrifiée :

Elle eut un frisson, ouvrit la bouche pour appeler au secours. Ce noyé difforme marchait dans l'eau, il s'éloigna dans la direction des saules, les saules s'écartèrent pour le laisser passer... et une voix qui n'était pas humaine cria à travers la nuit : « Tu ne parleras jamais, jamais ». ²⁴

La sinistre vision revient de manière obsédante et, dans le récit de Rachilde, elle renforce, chez la jeune fille, la fixation sur l'écriture. C'est ainsi qu'elle décide enfin d'obéir à cette « folie » ²⁵ et de commencer sa carrière d'écrivain à Paris. « Le noyé » disparaît alors, ce que le lecteur devrait interpréter comme une victoire de la jeune écrivaine sur les obstacles dans la voie de sa carrière. Ajoutons cependant à cela quelques éléments hautement significatifs.

La prétendue « folie » fut une menace bien réelle tout au long de la vie de Rachilde : les comportements de plus en plus aberrants de sa mère l'avaient finalement conduite à Charenton. L'un des moments

24 Rachilde, « Préface », [dans :] *Idem, À mort*, [dans :] M. R. Finn (éd. critique), *Rachilde – Maurice Barrès. Correspondance inédite 1885-1914*, Brest, Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes/Faculté des Lettres/C.N.R.S., 2002, p. 164.

25 Dans *Quand j'étais jeune*, le père traite aussi de folle sa décision d'aller s'établir à Paris comme romancière (QJ, 166).

révélateurs de la maladie, qui fut extrêmement pénible pour la jeune fille, fut une visite de sa mère chez son éditeur. Mme Eymery avait déclaré que sa fille n'était pas l'autrice de ses romans, car elle les faisait sous l'influence d'un esprit qui aurait envoûté Rachilde lors d'une séance de spiritisme.

Mais, bien que cette histoire prenne sa source dans une mystification que la jeune fille avait préparée pour combattre la manie des tables tournantes qui sévissait dans sa famille, il n'en est pas moins vrai que, ce faisant, elle avait bien choisi son nom de plume, « Rachilde » étant un gentilhomme suédois qui l'aurait visitée lors des séances. Et, comme le fait observer pertinemment Melanie Hawthorne, Marguerite Eymery n'a, en effet, jamais parlé ; c'est Rachilde qui a pris la parole à sa place²⁶.

Orgueil et solitude de l'écrivain

Ce qui demeure cependant incontestable, c'est que cette « folie » consciemment choisie et cultivée avait protégé Rachilde et l'avait empêchée de suivre sa mère dans son déraisonnement. C'est également de là qu'elle tirait son orgueil :

Fille de folle, je suis presque une femme raisonnable, ce qui est ahurissant pour moi après ce que j'ai dû endurer ou que j'endure quotidiennement sans qu'aucun geste de réel égarement me trahisse. (*DP*, 40)

Ainsi, loin de négliger la force des fantasmes qui l'accompagnent au jour le jour, Rachilde arrive, grâce à la littérature, à les contrôler – mieux – à les exploiter

26 La chercheuse observe également, à propos de la préface, qu'elle détaille le processus de devenir un écrivain : « It is not just a very consciously written narrative; it is a narrative about becoming, consciously, a writer ». M. C. Hawthorne, *Rachilde and French Women's Authorship. From Decadence to Modernism*, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 2001, p. 50.

à son profit. Comme l'observe Lucienne Frappier-Mazur, « Rachilde interroge en elle-même cette violence qu'elle projette sur ses personnages – violence à la fois véhiculée et endiguée par l'écriture –, ce qui lui a sans doute permis de résister à la folie, comme l'avait bien compris le psychiatre de sa mère »²⁷.

Évidemment, une telle activité ne va pas sans frais. D'abord, ce sont les réactions de la critique (avant tout masculine) à ses écrits, globalement jugés amoraux, pervers, dangereux – et enveloppant d'un même constat les ouvrages et leur créatrice. J'ai parlé ailleurs de ce que de telles appréciations avaient d'outrageant pour la jeune romancière²⁸, aussi ne reviendrai-je ici que sur la manière qu'elle avait finalement adoptée pour s'immuniser contre ces attaques. En assumant consciemment son rôle public, elle choisissait la vie d'excentrique, celle d'un « chien de lettres, [...] hystérique de lettres, et si on pense que je ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité [...] [d']androgynie de lettres »²⁹. Elle admettait, du moins dans ses déclarations, ne pas mériter d'autre sort, après avoir choisi cette étrange carrière :

Contrairement à l'usage des jeunes filles du meilleur monde, je n'étais pas descendue du salon de mes parents pour suivre le prince Charmant sur les grands chemins. J'étais allée dans la rue *des Écoles* pour trouver la liberté d'écrire qu'on me refusait chez

27 L. Frappier-Mazur, « Rachilde : allégories de la guerre », [dans :] *Romantisme*, 1994, n° 85, p. 7-8. Pour en savoir davantage sur l'opinion du psychiatre, cf. « Dits, œuvres et opinions de Madame Rachilde : bouquet réuni à l'occasion du trentième anniversaire de son occultation », *Organographes du Cymbalum pataphysicum*, 1983, n° 19-20, Paris, Viridis Candela, p. 43.

28 A. Staroń, « Rachilde, *homme* de lettres. Sexe et exclusion », [dans :] A. Staroń, S. Zacharow (dir.), *Être en minorité, être minorité*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2017, p. 151-162 ; A. Staroń, *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque. 1880-1913*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2015.

29 Rachilde, « Préface », [dans :] *Idem, Madame Adonis*, Paris, Monnier, 1888, p. XI-XII.

moi. Je ne réclame pas du tout un brevet de vertu. Désirer sa liberté pour écrire *Monsieur Vénus*, est, je pense, le comble de l'indécence, et obtenir d'un seul coup de plume le brevet de tous les vices... puisqu'on a le courage d'en inventer un autre, c'est renoncer pour toujours à la morale... courante. (PF, 67)

À part l'orgueil qui perce dans ces dénégations trop fortes, l'on pourrait y découvrir une trace de la dépréciation initiale de ses parents, une sorte de méfiance bourgeoise pour tout ce qui s'écarte des voies battues. Rachilde ne s'est jamais totalement libérée de cette optique et, dans sa vie de tous les jours, elle aimait à souligner son côté bourgeois, parfaitement ordinaire. Mais elle avait également parfaitement compris les mécanismes qui l'avaient formée et la nécessité vitale d'écrire qui en découlait. Les termes de destin et de vocation, que Catherine Millot utilise comme synonymes, s'imposent ici – et l'on pourrait même leur en adjoindre un troisième, celui de fatalité, lorsqu'on écoute Rachilde parler de sa « malédiction » :

J'ai toujours compris, sans qu'on dût m'y forcer, que je restais en marge et je l'ai mieux apprécié que compris. Élevée dans la phalange des *maudits*, j'ai dû apprendre, à leur obscure école, que l'on ne décerne pas le prix à celui qui fait le plus de grâces dans l'arène, mais bien à celui qui fait preuve de la meilleure endurance. (DP, 102)

La légende familiale faisait peser une malédiction sur les descendants du chanoine qui s'était défroqué sous la Révolution pour se marier. Rachilde serait la pénultième génération des « loups-garous » et elle s'est entendu répéter plusieurs fois qu'elle ferait « le malheur de tous ceux qui [l]'approch[ai]ent » (QJ, 52). Il semble qu'elle tirait orgueil de cette originalité qui la liait au monde animal³⁰, qu'elle appréciait bien plus que le monde des humains, et qui justifiait davantage sa vie « en marge ».

30 Elle en parle ainsi : « Quand j'appris cela, je fus remplie d'une joie folle : j'appartiens enfin à la race animale ! » (FP, 55)

Solitude, orgueil, destin. Femme mariée et mère d'une fille, Rachilde n'en demeure pas moins isolée. Son « cerveau obsédé d'images », son imagination hantée par des visions fantastiques, l'éloignent des autres, qui ne sauraient partager cette sensibilité particulière, où se cache peut-être un fond de la folie de sa mère³¹. Elle assume cette solitude, qui, à la lire, « volontairement acceptée, est une protection pour l'orgueil et peut-être même pour la santé morale (*FP*, 33)³². Il faut y voir aussi l'expression de la liberté tant appréciée par l'écrivaine. Jusque dans la vieillesse, elle accepte le sort du « loup-garou »³³, toujours en dehors des normes sociales ou, du moins, contre des opinions habituelles. Elle en tire une visible satisfaction et, surtout, elle le mue en littérature. Tous les déchirements de son être compliqué, toutes les souffrances de sa vie réelle et imaginative, elle en nourrit ses histoires, écrites toujours très vite, d'une seule haleine³⁴, comme si elle écrivait réellement sous la dictée d'un « esprit d'à côté, celui de l'autre » (*QJ*, 151). Ce dédoublement serait sans doute insoutenable si elle ne pouvait le dominer grâce à l'écriture. L'écriture sauve Rachilde, en rétablissant un équilibre entre les deux côtés de son être³⁵, mais surtout en lui indiquant la source suprême

31 « Je tourne toujours dans un cercle qui non seulement doit être vicieux, selon la loi commune, mais qui me semble s'être arrondi autour de ma seule personne. Je vois les autres graviter au dehors sans paraître se soucier de leur cercle personnel ; alors il est clair que je fais partie d'un où l'on vous reçoit sans les parrains accoutumés » (*DP*, 40).

32 Chez elle, la notion d'orgueil se lie en permanence à celle de l'autonomie : « Oui, l'indépendance est une force, mais c'est aussi le dédain de toutes les autres forces qui se liguent un jour contre celui qui s'est cru maître à son bord... après Dieu » (*FP*, 30).

33 Elle recourt constamment à cette appellation dans son ouvrage du temps de la deuxième Guerre Mondiale, *Face à la peur*.

34 Cf. P. Ferlin, *Femmes d'encrier*, Paris, Bartillat, 1995, p. 95.

35 Il faudrait étudier séparément le problème des moyens d'exprimer

de jouissance et, pour le dire avec Catherine Millet, « l'impossibilité d'une jouissance toute autre que celle d'écrire »³⁶. La malédiction devient donc une vocation que l'écrivaine ne cesse de raconter sa vie durant : à partir de ses préfaces jusqu'aux écrits autobiographiques, elle ne fait que se confirmer – et nous assurer – qu'elle ne pouvait avoir d'autre destin que littéraire.

ce dédoublement – ou de lutter contre ses effets. L'ironie, élément constant du style de Rachilde, se logerait parmi les plus importants.
36 C. Millet, *op. cit.*, p. 9.

bibliographie

- « Dits, œuvres et opinions de Madame Rachilde : bouquet réuni à l'occasion du trentième anniversaire de son occultation », *Organographes du Cymbalum pataphysicum*, 1983, n° 19-20, Paris, Viridis Candela.
- Chabaneix P., *Le Subconscient chez les Artistes, les Savants et les Écrivains*, Paris, J.-B. Baillière & Fils, Éditeurs, 1897.
- Coulon M., « L'imagination de Rachilde », [dans :] *Mercure de France*, 15 septembre 1920.
- Ferlin P., *Femmes d'encrier*, Paris, Bartillat, 1995.
- Frappier-Mazur L., « Rachilde : allégories de la guerre », [dans :] *Romantisme*, 1994, n° 85, .
- Hawthorne M. C., *Rachilde and French Women's Authorship. From Decadence to Modernism*, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 2001.
- Holmes D., *Rachilde. Decadence, Gender, and the Woman Writer*, Oxford-New York, Berg, 2001.
- Lojo Tizón M. del C., « La transgresión del género en Rachilde », *Anales de Filología Francesa*, 2017, n° 25.
- Lukacher M., *Maternal Fictions. Stendhal, Sand, Rachilde, and Bataille*, Durham and London, Duke University Press, 1994.
- Millot C., *La Vocation de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1991.
- Rachilde, *Dans le puits ou la vie inférieure*, Paris, Mercure de France, 1918.,
- Rachilde, *Face à la peur*, Paris, Mercure de France, 1942.
- Rachilde, *Pourquoi je ne suis pas féministe*, Paris, Éditions de France, 1928.
- Rachilde, « Préface », [dans :] *Idem, Madame Adonis*, Paris, Monnier, 1888.
- Rachilde, « Préface », [dans :] *Idem, À mort*, [dans :] M. R. Finn (éd. critique), *Rachilde – Maurice Barrès. Correspondance inédite 1885-1914*, Brest, Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes/Faculté des Lettres/C.N.R.S., 2002.
- Rachilde, *Quand j'étais jeune*, Paris, Mercure de France, 1947.
- Robertet F., « Préface », [dans :] Rachilde, *Le Petit de la chienne*, Paris, À l'Écart.
- Staroń A., « Rachilde, homme de lettres. Sexe et exclusion », [dans :] A. Staroń, S. Zacharow (dir.), *Être en minorité, être minorité*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego 2017.
- Staroń A., *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque. 1880-1913*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, 2015.

abstract

Rachilde and the vocation of the writer

What is Rachilde's vocation? Could her life have taken another course rather than the literary way? According to what she declares in her autobiographical or semi-autobiographical texts, it turns out that this profession, chosen consciously in her early years, had saved her from madness. Drawing inspiration from the psychoanalytical observations contained in Catherine Millet's book *La Vocation de l'écrivain*, the present study attempts to establish the sources of the literary career chosen by Rachilde, her own ways of exercising it and the point of achievement that she could reach by accomplishing certain choices. For Rachilde, there is no enjoyment outside of writing.

keywords


literary vocation, childhood, pride, unconsciousness, loneliness

mots-clés

vocation littéraire, enfance, orgueil, inconscient, solitude

anita staroń

Anita Staroń, HDR, enseigne la littérature et la culture françaises du XIX^e siècle. Son domaine de recherche est le roman français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, notamment l'évolution des techniques narratives, les aspects thématiques et stylistiques, l'esthétique du décadentisme et du symbolisme, avec un intérêt particulier pour l'œuvre d'Octave Mirbeau et de Rachilde. Auteure de monographies : *L'art romanesque d'Octave Mirbeau. Thèmes et techniques*, Łódź 2013 et *Au carrefour des esthétiques. Rachilde et son écriture romanesque. 1880-1913*, Łódź 2015, de la traduction polonaise et édition critique du roman d'Octave Mirbeau *Dans le ciel* (avec Łukasz Szkopiński, *Wśród nieba*, Łódź 2017), et coéditrice de plusieurs monographies.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 20.01.2023 Accepted : 23.03.2023 Published : 30.06.2023	ÉTUDES	
ORCID : 0000-0002-4968-885X			
A. Staroń, « Rachilde et la vocation de l'écrivain », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 34, pp. 189-205. DOI : 10.4467/23538953CE.23.018.17935			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			